

L. D'ASCO

ABONNEMENTS

LYON. UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

REDACTION ET ADMINISTRATION
6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

ABONNEMENTS

LYON. UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

LA RÉVOLTE DES SÉRAILS, AU CAIRE

Silhouette de ZOZO. — Le Langage de l'Eventail

Lire à la 2^e page

LA
BRASSERIE FLAMANDE

LA SILHOUETTE DE
ZOZO

Chronique Lyonnaise

Avis à nos Abonnés

En présence de l'augmentation considérable de notre tirage, nous avons dû faire de nombreuses éditions.
1^{re} Edition de l'Est, Nancy, etc.
2^e Edition de St-Etienne et du Centre.
3^e Edition de la Côte-d'Or et de la Saône, etc.
4^e Edition du Midi, Valence, etc.
5^e Edition du Sud-Ouest, Marseille, Perpignan, etc.
6^e Edition de l'étranger, Genève, Naples, etc.
7^e Edition de Lyon.
Nous prions nos abonnés de nous dire s'ils veulent recevoir l'édition de Lyon, ou celle de leur ville.
B. L.

LA
RÉVOLTE DES SÉRAILS

Je suis plus poète que diplomate; c'est un grand malheur. L'occupation de l'Egypte, il y a huit jours, m'arrachait des plaintes. Je pleurai sur le sort de cette terre enchantée. Je blâmais John Bull. John Bull, aura un auxiliaire. Le petit soldat français marchera, non avant, mais derrière le rouge soldat anglais: c'est de la politique. Je préfère la fantaisie. Elle ne cède aucun front de laurier, mais elle fait des écharpes de fleurs. Elle berce au bruit de sa douce mélodie. L'histoire ne hurle point sur des tables d'airain un chapitre de plus, mais la joie pacifique recueille, comme une bulle de savon, aux couleurs changeantes, le conte fabuleux fait de sourires et de rayons.

Vous ne savez pas la nouvelle? La révolution est dans les sérails. Une dépêche secrète m'a appris la chose cette nuit, à trois heures. Chez les puissants pachas du Caire, les lascives odalisques ont levé l'étendard de la révolte. En vain, les Circassiens farouches ont tenté de rétablir l'ordre; en vain, les hideux eunuques ont agité le cimetière et meurtri des coups blancs comme l'albâtre. Les femmes du harem veulent être indépendantes. Elles ont commencé leur quatre-vingt-neuf. Les françaises si libres dans leurs amours, si peu soucieuses de leurs serments, si peu averties de leurs caresses feront comme commune avec les orientales. Cette nouvelle levée de boucliers sera bizarre. Mesdames, très franchement, nous comptons les coups!

Au reste, je ne puis vous le cacher. Je sais les détails de l'émeute par une très longue lettre que m'apporta au réveil, un nègre de haute stature.

Elle est écrite en égyptien, on dirait des hiéroglyphes. Je l'ai traduite, non sans peine, grisé par la vague parfum d'encens qu'elle exhalait. Je vous la livre madame — surtout tenez la chose secrète. Si Validé était trahie, sa tête serait tranchée.

Chrétien, fils de chrétien.
Tu aimes l'Egypte, je t'aime. J'ai lu dans mon bain, assise sur une vasque en marbre rose, ton dernier article. Car l'eunuque qui veille derrière la lourde tapisserie sous la porte aux découpures bizarres, a été trompé dans sa vigilance. Que Mahomet lui pardonne! C'est Diuah, non esclave de cuivre, vieille et ridée, hideuse avec des lèvres rouges et des yeux d'un blanc d'émail, qui me l'apporte de la ville, roulée dans l'étroite ceinture qui cache ses flancs plissés.

J'ai pleuré en te lisant. Les larmes roulaient sur mes joues comme les gouttes d'eau de la piscine sur mon corps. L'Egypte est ma patrie et je suis d'autant plus attachée que j'y vis moins libre. Les terres natales ressemblent aux fellahs, elles aiment

mieux le maître qui les bat que le maître qui les caresse.
J'ai lu des choses étranges dans ton journal. Les odalisques de ton pays ne sont point des esclaves. Tandis qu'ici, les pachas ont plusieurs sultanes, chez toi, les sultanes ont plusieurs pachas. Elles se promènent en plein jour, sans qu'un voile cache aux regards leurs visages gracieux. Elles s'étaient dans des carrosses; elles ont pour gynécée, la ville entière. Et ce sont elles qui jettent, dédaigneuses et hautaines, le mouchoir de fine batiste, que les adorateurs se disputent. Elles sont heureuses. Pourquoi ne le sommes nous pas?

Je songeais à toutes ces choses. L'eau transparente réfléchissait mon image comme une glace polie. Je me vis telle que je suis: la plus éblouissante beauté du sérail; la perle achetée à une marchande juive sur une place du Caire, il y aura tantôt six lunes. Les femmes de ton pays n'ont point, j'imagine, des lignes aussi pures, des tons aussi fins et des yeux d'encre qui enveloppent dans de moites languettes. Et pourtant, elles sont des reines despotiques et cruelles. Si j'étais libre, si je pouvais franchir le seuil maudit du palais, si je pouvais me mêler au monde de ces occidentales et fouler sous mes petits pieds que chausse la plus étroite babouche, les préceptes du Coran, je serais la maîtresse sans rivale, non tremblante et soumise, mais orgueilleuse et respectée. La beauté est un pouvoir magique. Les hommes blancs du Nord se grisent et nous regardent: nos yeux sont un opium qui donne les rêves les plus troublants et les voluptés les plus délicieuses.

Où je serai ce que je te dis.
Vers la fin du bain, cachant précieusement sous un large mimosa ton journal adoré, je me suis laissée glisser dans la piscine. Mes compagnes s'y baignaient encore. Elles se fuyaient, s'appelaient, s'enlachaient, essayant d'apaiser, par de chaudes étreintes, ces ardeurs brûlantes, sèves d'une jeunesse chaste, que le seigneur attise parfois, mais n'éteint jamais. Il y avait un bruit de baisers à fleur d'eau. Et de soudaines pamoisons qui éclataient dans des torsions nues, semblables à de grands nénuphars blancs.

Je leur dis ce qui se passait au loin. Elles m'écoutèrent étonnées, ravies. Ce mot de liberté ne signifie rien pour l'esclave de naissance, cependant, elles comprirent ce qu'il renfermait de grandeur et de fierté. La liberté, c'est la fièvre d'amour apaisée. Mourad, le vieux sultan, entra suivi de son escorte, des dignitaires noirs, qui n'étaient pas des hommes. Allumés par la vue de ces femmes mollement accroupies, il passa dans la salle aux vitraux, toute de marbre et d'étoffes soyeuses, où filèrent des rayons de soleil multicolores; chaque femme le suivit. Il s'assit sur les coussins et porta à sa bouche, l'ambre du narguillé. Mais, quand il fit le geste qui ordonnait la danse, l'étrange danse du ventre, si voluptueuse, qui réveille dans des cours de soixante ans des passions de jeunesse, aucune ne bougea. Il répéta trois fois le signe et trois fois le silence se fit, alors l'eunuque noir, Mohammed, s'avança hideux, menaçant. Mourad lui désigna une jeune femme: Twéa.

Twéa, avait quatorze ans; elle venait d'Asie. Peut-être, était elle encore vierge. Il lui fit arracher ses voiles transparents. L'horrible Mohammed promenaient ses mains rudes sur la soie de ce beau corps. Il inclina la tête de la malheureuse, en la prenant aux cheveux, tandis que son genou lui brisait les reins. Les yeux arrondis dans une fixité de bête fauve; le bras tenant le Kandjar levé, prêt à frapper, il regardait le sultan.

Le sultan lui dit: Frappe!
Le poignard s'abattit, mais toutes les odalisques s'étaient levées, d'un bond elles avaient terrassé Mohammed. D'autres eunuques accoururent. Ce fut une horrible mêlée de chairs rose, cuivrée, noire et blanche.

Des bras noueux enlaçaient des tailles souples; des jeunes odalisques, presque nubiles, étaient traînées sur les dalles par les chevelures dénouées. Un Ethiopien, pris d'une rage insensée, mordait sa victime, une Egyptienne adolescente. Les dents dépeçaient le corps aux fermes contours. On eût dit d'une hyène dévorant un enfant.

Pourtant, les triomphantes furent les femmes.
Le sultan fut condamné au dernier supplice. Dépouillé de ses vêtements, on l'installa sur une natte. Et chacune regarda, avec un geste méprisant, ce qui n'était que le souvenir d'un homme.

La ruine fut souillée.
Qui avait répandu la nouvelle de cette révolte? Je ne sais. Toujours est-il, qu'au matin nous vîmes arriver beaucoup d'impures.

Louissette Egrat, Annette qui boit, en dépit des ordres du prophète, Ma Mère m'attend, ce patriarche du monde qui s'amuse, Hélène, qui a couché avec quel qu'un; Jenny, qui a couché avec tout le monde. D'autres, que je ne nomme pas. Elles ont formé le bataillon de renfort.

La première qui a pris la parole c'a été Annette. Mais je dois à la vérité, de dire qu'elle a pris un verre avant la parole. Elle a dit, la chrétienne:

« Si vous m'en croyez, restons ici, la maison est chère. On se croirait à l'ancien Alcazar. On peut recevoir du monde très bien. Seulement, faisons un petit commerce. Pour pacha, ayons le nommé Tout le monde. Il est bête et il est généreux. L'agencement de la salle ne coûtera rien: il y a des divans. Les principaux meubles, c'est nous; la source des revenus, c'est nous; le succès, c'est nous. Le commerce, c'est nous.

« Cependant, ajouta Annette, achetez une lanterne de couleur. Les dérangés ne se trompent point à la lueur, voilà de ces verres nocturnes.

Que veut dire Annette: Ô Desclauzas? Réponds-nous. Son projet nous enchante. Mais, hélas, n'aurions-nous fait une révolution que pour perdre aussitôt notre liberté retrouvée?

J'embrasse tes genoux.

VALIDÉ, sultane.

Avouez, Madame, que cette lettre est croustillante. Je ne sais quoi répondre. Les événements d'Egypte vont si vite! Je me sens plus embarrassé que Monsieur de Freycinet. La Conférence ne s'occupera point de cette révolte. Et chaque jour le danger s'aggrave.
J'apprends qu'on vient d'acheter, pour un serai, trente-six douzaines de mouchoirs: ce seraient les femmes qui les jetteraient.

Gardez-vous d'aller à Alexandrie, ô mes frères, vous seriez capables de les ramasser!

E. DESCLAUZAS

L'AUTODAFÉ

A EVA LA BRUNE.

Lorsque l'aurore fut éclosée,
Abattu, morne, désolé,
De son coffret en bois de rose,
Dont nulle n'eût jamais la clé,

Il retira, la mort dans l'âme,
Une par une, lentement,
Des petites lettres de femme,
Pages d'un radieux roman.

Toute l'idylle d'une année.
Il les relut et ne garda
Qu'une marguerite fanée
Et qu'un rameau de réséda.

Car elle mettait — sans, du reste,
Avoir lu le divin Platon,
— Pour peindre la bonté céleste,
Sous ses plis des fleurs en bouton.

Puis, ayant condamné sa porte,
Aux importuns, aux indiscrets,
Il les assembla de la sorte,
Tous ces petits et doux secrets.

Sur la table, au soleil rouge,
D'une main qui tremblait un peu,
Ayant approché la bougie,
Il y mit doucement le feu.

Tandis qu'une épaisse fumée,
Envolait de tourbillons
Les chères lettres de l'aimée,
Son âme s'emplit de rayons.

Il lui revint à la mémoire,
Que les feuilletés de son roman,
Étaient liés d'un nœud de moire,
De la couleur du firmament.

Et, dans une extase divine,
Des jours entiers, à ses genoux,
Qu'il baisa souvent la main fine,
Qui composa ces billets doux.

Et les serments et les caresses,
Et les longs baisers défendus,
Et les ravissantes ivresses
Des fruits acres, à deux, mordus;

Et ce griffonnage de femme,
Qu'aucun poète n'égala,
Maintenant se lève sous la flamme,
Et, lui, le pauvre amant est là.

Dans tes dernières étincelles,
Sont partis ses derniers espoirs;
Les papiers brûlés — sombres ailes,
— Sembler de grands papillons noirs.

Comme ils ont accompli leurs fuites,
Son cœur s'est soudain déchiré;
Les chères lettres sont détruites,
Mais leur parfum est demeuré.

KARL MUNTE.

LANGAGE DE L'ÉVENTAIL

A LA SIGNORINA AMÉLIE L'ITALIENNE

Tenir l'éventail fermé et le cordon passé au bras droit: « Je cherche un fiancé »
Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras gauche: « Je suis fiancée »

Approcher l'éventail des lèvres: « Je doute de toi »
Se ranger les cheveux sur le front avec le bout de l'éventail: « Je pense à toi »

S'éventer rapidement: « Je t'aime beaucoup »
S'éventer nonchalamment: « Tu m'es indifférent »

Le fermer rapidement: « Je crains que tu ne me trompes »
Le laisser tomber: « Je t'appartiens »

Le porter au cœur: « Je souffre et t'aime »
Se couvrir une partie de la figure: « Prends garde à mes parents »

Compter les feuilles de l'éventail: « Je désirerais te parler »
Frapper doucement dans la paume de la main avec le bout de l'éventail: « Je ne sais encore bien si tu me plais »

Faire passer l'éventail d'une main à l'autre: « Je crains que tu ne me trompes »
Paraître à la fenêtre en s'éventant: « Je sortirai ce soir »

Paraître à la fenêtre sans éventail: « Je ne sortirai pas ce soir »
Frapper précipitamment dans la paume de la main: « Je suis impatiente de te voir et aime moi »

Se couvrir toute la figure avec l'éventail: « Tu es très vilain »
Garder l'éventail dans la poche: « Je ne cherche pas d'amours »

Regarder fréquemment la gravure de l'éventail: « Tu me plais beaucoup »
Prêter l'éventail à un jeune homme: « Mauvais augure »

NEMO J.

Castello de Ampurias 25 juillet 1882.

NON EXPULSION DE GENÈVE

Oui, cela est vrai, j'ai reçu l'ordre d'avoir à quitter le territoire du Canton de Genève.

Il paraît que j'avais commis le crime inouï de n'avoir pas rempli les formalités nécessaires pour la publication de l'édition genevoise de la Bavarde.

L'arrêté a été pris à l'instigation d'un personnage correspondant d'un journal lyonnais, et en même temps fonctionnaire helvète.

La première nouvelle de l'illégalité criante commise par le département dont M. Hériard est le chef, tous nos amis de Genève ont protesté.

Le Nouvelliste Vaudois, un des plus importants organes suisses et d'autres journaux ont crié à l'arbitraire.

L'honorable consul de France a reconnu lui-même qu'il y avait dans ce fait brutal un point qui méritait toute son attention.

Enfin, l'un des plus éminents citoyens de Genève, qui appartient à l'illustre famille des Fazy, M. James Fazy, a bien voulu prendre ma cause en main et se charger de porter devant le Conseil d'Etat et au besoin devant le Conseil fédéral, l'étrange décision qui a été prise contre moi.

La haine de mes ennemis lyonnais me poursuit partout, mais peu m'importe, j'ai assez d'énergie pour résister à toutes les coalitions.

Que mes amis se rassurent et qu'ils comptent sur moi.

BENOIT LUD

La vente de la Bavarde aura lieu jeudi, vendredi et samedi à Genève.

CAUSERIE DU VICOMTE

LA BAISSE

Dans ma dernière causerie, je racontais le livre de Belot: La Bouche de Madame X... Madame X... est l'épouse d'un monsieur qui est son mari, sans être son homme. La fiction entre, cette fois, dans le domaine de la réalité. Une nouvelle madame X... vient d'égayer l'auditoire à ses dépens, mais surtout aux dépens du pauvre homme qui a voulu lui donner son nom, sa main et ses écus.

Les tribunaux deviennent, depuis quelques temps, les lieux les plus pornographiques qui se puissent voir. Je ne conseillerais pas aux filles d'y conduire leurs mères. Autant vaudrait s'abonner au Palais-Royal, les jours où l'on joue Bouton de Rose.

Les scandales succèdent aux scandales. Après la comtesse de la Mothe, voici venir

la très séduisante et très passionnée madame Tournesier.

Un monsieur qui, frisait la cinquantaine, fit insérer à la quatrième page des journaux, une annonce matrimoniale. Il désirait devenir l'époux d'une femme quelconque, ayant, avec forfanterie, avoir encore « bon pied, bon œil ». Une modeste, alléchée par cette clause, tentée par cette fortune, n'hésita pas à se mettre en rapport avec ce roturier qui vendait du bois et qui offrait son cœur. Elle serait sa femme.

Seulement, le négociant en bûches, ne tint pas ses promesses: il put donner des écus, mais il lui fut forcé de refuser le reste. La jeunesse n'a qu'un temps. La modiste se fâcha tout rouge. Elle entendait l'amour d'une moins platonique manière. Elle reprocha au bonhomme d'être un glacon. Elle le frappa, elle le mordit, elle s'indigna. Et, pour comble de douleur, elle le trompa. Ce qui était lui prouver que, pour être la femme d'un marchand de fagots, on peut très bien n'être pas de bois.

Le pauvre vieux raconte aux juges, avec une certaine rougeur, qu'elle n'hésitait pas à se promener devant les domestiques, vêtue d'étoffes légères; souvent, même, elle se roulait sur les tapis, dans le costume d'Hassan, sur un canapé ou de Nana devant Muffat.

La valetaille masculine détaillait amoureusement les formes de madame. Une bien jolie personne dont le beau corps n'était plus un secret de la cuisine au salon. Si les bourgeois lui faisaient des remontrances, elle l'appela: « vieux carreau usé ». Ce qui dénote une femme mal élevée. Madame de Lamothe — quel nom charmant — se contentait d'appeler monsieur le comte: « vieux imbécile! » Il y a une nuance que je suis heureux de faire saisir. Si les procédés diffèrent, un homme qu'on appelle « vieux carreau » a le droit de se fâcher; mais « vieux carreau usé » dépasse les bornes. Du reste, c'est presque émettre un pléonasme, puisque « vieux carreau » et « usé » ont la même signification.

De ce procès si curieux, comme celui de madame de Lamothe, comme du livre de Belot, je ne veux retenir que ceci: les maris baissent. Messieurs, nous ne faisons plus notre devoir. Il y a, comme le disait si bien mon excellent ami Desclauzas, « atrophie du sens amoureux ». Il s'agit d'appuyer sur la très haute compétence d'un politicien austère; il se serait évidemment gardé d'émettre un tel aphorisme en ce temps de lois morales et répressives. Nous devons nous veiller plus que jamais. Cet appel des femmes révoltées est un danger préluide. Il va se former, si l'on n'y prend garde, la croisade des incompréhensions, des affamées, des gourmandes, de toutes celles qui ne se sont jamais rasées. Elles menaceront nos fronts, déjà si ornés et pareront en guerre, au cri, trois fois répété de: « Nature le veut! »

C'est étrange, mais cependant il est incontestable que nous nous refroidissons. Nous imitons, en cela, la couche terrestre, mais trop vite. Les belles moitié semblent garder leurs ardeurs d'antan. Et, dans ces poèmes d'amour, qu'on doit chanter passionnément à deux, c'est toujours nous qui ralentissons la mesure et négligeons les fortes parties.

Il n'y a pas de remède à cela. Le plus malheureux, c'est que les attaqués sont des maris. Les amants sont, eux, de très beaux gaillards ayant du cœur au métier, ne boudant pas sur l'ouvrage, capables de parler de l'hiver et de ses neiges et d'éprouver même de légers frissons, en s'installant au plus brûlant du Vésuve ou de l'Etna.

Nous avions, jadis, une belle renommée de bravoure. L'armée française avait traversé Milan: les italiennes aux yeux de feu, se rappelaient encore longtemps après les embrassades des beaux militaires de Napoléon. Vienne et ses Viennoises gardèrent, de longs mois, la mémoire des gentils français.

Madrid, dont les femmes jouent, avec la même grâce, des éclairs de leurs stylets et des éclairs de leurs regards, rendent aux beaux conquérants du monde, leurs cœurs, citadelles réputées impenables. La russe, enfin, la russe hautaine, adora ces fiers grenadiers, qui, en amour, ne connaissaient ni Waterloo, ni la Bérésina. Ah! c'étaient des intrépides, nos pères. Ils furent deux fois triomphants. Et, devant le char de leur Victoire, au-dessous de l'étoile de Bonaparte, marchait, donnant le bras à Mars, le farouche, Vénus, la tendre et voluptueuse déesse Napoléon, qui contait fleurette à la fille du meunier, en suivant les opérations stratégiques de Lodi, s'écriait, heureux et satisfait: « Ils ont des fusils qui ne ratent pas! »

La France a fait des progrès sous le rapport des armes. On a inventé de nouveaux fusils à tabatière, puis des chassepots, puis des fusils Gras. Cependant, si nous en croyons de secrètes rumeurs, Napoléon n'aurait plus le droit de jeter son cri victorieux; nos fusils ratent.

L'impression produite est fâcheuse. J'en suis affecté. Depuis ce procès scandaleux, ces « dames s'amuse et se moquent. Dans les raouts, au milieu des fêtes, après la

danse, on chuchote. C'est de nous dont on parle. Ainsi, hier, madame de Virèle disait à une de ses amies:

« Ma chère, tu peux lui offrir ton bras, dans les profondeurs du parc: un homme ça ne tire pas à conséquence. Que devient donc la célèbre devise, dont nous nous parions si pompeusement: « Du côté de la barbe est la toute puissance? La toute puissance a changé de côté, aujourd'hui. Nous vivons décidément, dans un temps de défection. Qui viendra à notre aide? qui nous soutiendra? Et l'honneur, songeons-y Monsieur Denis, à quatre-vingt-dix ans, se piquait encore d'honneur. Le nonagénaire serait-il appelé à nous donner des leçons de maintien? »

Je ne sais si vous connaissez un très singulier petit jeu, cela s'appelle le baromètre Vital. Au fond, j'imagine que c'est une réclame pour le fer Bravais. Il indique les qualités amoureuses de toute personne qui le place sur sa main. Un petit bonhomme en baudruche se tortille, cabriole, se désarticule, saute comme un clova ou reste froid selon le sujet. Dans les salons, ce jeu fait prime. Les dames arrivent à lui faire faire vingt fois de suite le saut périlleux. Les maris ont beaucoup moins de succès. On commente ces échecs avec des rires qui ne sont guère polis. Notre génération baisse, messieurs, il y a panique, c'est l'effondrement: c'est le Krach.

Peut-être ces publications à la mode sont-elles pour quelque chose dans ces appétits insatiables. On sert, sous forme de brochures, à nos chastes épouses, des petits livres épicés comme des ragouts. Et l'on s'étonne que leurs palais brûlent, et qu'ayant lu ces ouvrages, elles sont assoiffées et demandent à boire à n'importe quel prix, à n'importe quelle source. Ne mettez pas leurs bouches en feu si vous ne voulez pas qu'elles soient altérées. La femme est un être essentiellement irritable. Vous surexcitez ses nerfs, elle veut que vous les calmez. Vous êtes les incendiaires de vos alcôves, ce qui est très bête, puisque vous ne pouvez pas en être les pompiers.

Madame de Lamothe a dit le mot: Enfoncé mon petit! ou: enfoncé le comte, enfoncé M. Tournesier, le marchand de bois; enfoncé le gascon qui épousa Mme X., la femme à la bouche. C'est absolument honteux, mais c'est ainsi. Il y a de par le monde, une foule de jolies femmes et beaucoup de vieux carcans usés, où ces vieux carcans usés ont sérieusement tort, c'est de choisir, pour épouses, de brillantes modistes. Le destin est avant tout, essentiellement moqueur. Le marchand de bois a été coiffé: c'est logique. Quand on ne veut pas l'être et qu'on a cinquante ans, on ne se marie pas avec une jeune femme qui a passé toute sa vie à faire des coiffures.

LE VICOMTE.

Oraison Funèbre

A Karl Munte

Tu l'as bien connue...
P. DEROULEDE.

Tu l'as bien connue, avec ses grands yeux Et ses cheveux blancs, la petite chose? Avec son doux air et son teint de rose, On eût dit un ange envolé des cieux.

Tu l'as bien connue?... Elle était petite, Svelte et gracieuse, elle s'en allait, Laisant voir parfois un bout de mollet, Superbement fait, qu'elle cachait vite.

Elle traçait un sillon parfumé Qu' aussitôt suivaient vingt folles narines, Aspirant à qui mieux mieux les divines Senteurs, qui partaient de son corps aimé.

Il aurait fallu voir en gorge nue Elle était d'un blanc doucement rosé Oh! comme on aurait dans son baiser Mordu là-dedans!... Tu l'as bien connue?..

Avait-elle un cœur? Ça! reste à savoir. Les uns disent non, les autres ont été: Elle n'en avait jamais rien paraître; C'est le seul objet qu'on ne put lui voir!

Avec son doux air de bonne Madone, C'était bien le plus diable de démon; Elle avait l'instinct folâtre et fripon Et bien pis encore... Que Dieu la pardonne!..

Hier, je l'ai vue au coin d'un trottoir, La bise cinglant son blanc visage, C'est en gémissant sous le vent d'orage Qu'elle s'en allait dans l'ombre du soir.

Sans prévoir l'hiver, comme la cigale, Tous les jours durant de son cœur été, Joyeuse et folâtre elle avait chanté: La bise à présent cinglant son front pâle.

Le beau temps, hélas! était bien passé! La misère avait de ses noires griffes Mis son sceau fatal sur ses pauvres épaules Et sur son visage affreux, hâve, usé!..

Ah! ce n'était plus avec son teint rose, Avec ses cheveux blancs et ses grands yeux, L'ange qu'on eût dit envolé des cieux Et qu'on appelait la petite Chose!

MAURICE D'ARABANT.

